[Boris Schreiber, « Un bistrot de Paris », *Le Monde*, 10 décembre 1973].

Un bistrot de Paris

Suivez la Seine jusqu'à l'île de la Grande-Jatte. Et c'est un long voyage qui fait traverser différents pays : régions riches, « résidentielles », immeubles cossus mais d'où n'émane apparemment qu'un incurable ennui. Puis les usines : cheminées monstrueuses, fumées, péniches. Et des murs interminables : entre eux et le fleuve, un rideau de marronniers, de la boue. On patauge, on avance comme on peut : des camions, sans interruption, font tressaillir le pavé.

Enfin, là-bas, à l'horizon, surgit une île avec de grands arbres d'automne, resplendissants. On oublie où l'on est. Cette longue marche rend méconnaissables et la ville et le fleuve. Ici, c'est le dépaysement non plus par la distance mais, au contraire, par la proximité.

Toutefois on reconnaît l'île de la Grande-Jatte : sous les arbres somptueux se cachent de misérables maisons, petits clapiers de banlieue. Le bruit insistant qui monte de cette verdure n'est pas une musique romantique, mais les coups de marteaux de nombreux ateliers de carrosserie.

C'est là que se trouve mon bistrot, vieux et sale. Perché au-dessus du fleuve, il est au point de jonction de deux zones antagonistes : celle des ateliers et des premières H.L.M. (les poutrelles escaladent déjà l'horizon) et celle des rentiers qui cultivent leurs jardinets en terrasses sur la Seine.

Lumières de Paris, mouvements, rythme d'une capitale, où êtes-vous ? Sans doute à des milliers de kilomètres. Personne dans cette salle à peine éclairée, mais où il fait bon près du vieux poêle. Peu à peu, j'aperçois des êtres, des objets ici ou là : un chien-loup superbe qui ronfle, une pancarte sur un mur : « Il est formellement interdit de caresser le chien », le vieux patron émacié, boiteux, et un consommateur au comptoir, coiffé d'un bonnet pointu, tel un nain de Blanche-Neige. Dimanche à l'île de la Grande-Jatte : Seurat est loin. Non. Plutôt un après-midi de semaine, comme a dû en connaître Van Gogh, qui, recru de fatigue, aboutissait ici... Soudain, la porte s'ouvre, et ils sont trois, quatre, en blouses blanches, à s'accouder au comptoir. Je tends l'oreille. Le monde connaît de tels événements. Que vont-ils en dire.

J'entends : « T'es pas Breton, toi ? » Ainsi interpellé, le consommateur répond d'une voix très avinée qu'il l'est (Breton).

Alors, l'homme en blouse blanche : « Eh bien ! t'es Espagnol : tous les Bretons sont des descendants d'Espagnols. »

L'autre, d'une voix toujours très avinée, tente de protester, soutenant qu'il est Breton, « Oui, tu es Breton. Mais tu es un descendant d'Espagnol. Tous les Bretons sont des descendants d'Espagnols. »

Le Breton, avec son bonnet pointu, semble s'énerver. D'après ses phrases pâteuses, on peut déduire qu'il est outré et qu'il n'adressera plus la parole à un ennemi des Bretons, « J'aime bien les Bretons : mais l'histoire, c'est l'histoire. Tu es un descendant d'Espagnol. Ce n'est pas ta faute, tu n'étais pas là. » Tous rient, tapent sur l'épaule du Breton qu'ils appellent maintenant « l'Espagnol », et lui offrent un verre...

Mais alors ? Les grands événements, l'actualité soi-disant « brûlante » ? Paris gronde au-delà des vitres ; les enseignes se sont allumées.

Ce bistrot, hors du temps et de l'espace, est sans doute une exception. Les conversations vont bon train, avec le rappel – presque involontaire – des premières civilisation Ibéro-celtiques, des « Invasions » espagnoles du 16^e siècle, des « ventres à choux », de la chouannerie... C'est cela soudain qui devient actuel, brûlant : le passé. À un certain moment, le Breton, l'injure à la bouche, a

hurlé qu'il ne voulait pas être descendant d'Espagnol, et de nouveaux petits verres l'ont calmé... Mais il bougonnait quand même : « Pourtant, j'suis pas Espagnol. » Pauvre Galilée du zinc.

Je m'apprêtais à partir lorsque, enfin, jaillit une allusion aux événements d'aujourd'hui : « Tout ça est comme autrefois : ce n'est qu'une guerre de religion ; ça ne changera jamais. »

Tout ça ? Le Moyen-Orient ? L'inflation ? Les grèves ? Peut-être. Il faut pénétrer dans ces zones intermédiaires entre ville et banlieue, hauts immeubles et petits pavillons, ateliers et parcs à l'ancienne, s'asseoir dans ces rares bistrotts qui survivent encore : les vraies aspirations, hors des contingences, s'y font jour. Dépaysement.

D'ailleurs, pour les atteindre, il faut entreprendre un tel voyage, très lent, ce qui les rend « plus loin que l'Inde ou que la Chine ». Et c'est de ce bistrot que j'écris cette lettre, car je n'en suis pas revenu.

Boris Schreiber